

Un jeu de miroir déformant. Les relations entre les indiens mam de Comitancillo et leurs "frères" exilés dans les plantations de café du Guatemala

Charles-Édouard de Suremain*

Au Guatemala comme dans la plupart des pays de montagnes d'Amérique Latine, les relations entre les populations des Hautes et des Basses Terres sont anciennes, régulières et fondées sur une relative complémentarité socio-économique et écologique. En dehors des marchés et des villes, elles ont pour cadre les grandes plantations où les Indiens-paysans se rendent régulièrement pour la récolte des produits d'exportation (café, canne à sucre, banane, coton). Jusqu'à présent, ce type de relations a surtout été étudié sous l'angle démographique. L'analyse des formes de sociabilité des migrants ainsi que les relations de ces derniers avec les groupes d'ouvriers qui vivent en permanence en plantation a été, quant à elle, à peine effleurée¹.

Dans cet article, nous nous proposons précisément d'analyser les diverses modalités de la migration temporaire et de montrer comment celles-ci influencent les relations entre les migrants et les ouvriers agricoles permanents. Pour ce faire, nous prendrons l'exemple d'une communauté indienne des Hautes Terres du Guatemala dont certains habitants migrent vers des plantations de café que nous avons déjà étudiées (de Suremain 1994) et où ils gardent des contacts avec de lointains parents. Quelles sont les dynamiques sociales qui structurent ce phénomène migratoire, quelles formes de sociabilité induisent-elles dans la plantation d'accueil et que peut-on en conclure sur le processus de constitution des identités des uns et des autres groupes d'acteurs?².

La région de Comitancillo

Un pays de hautes montagnes à dominante indienne

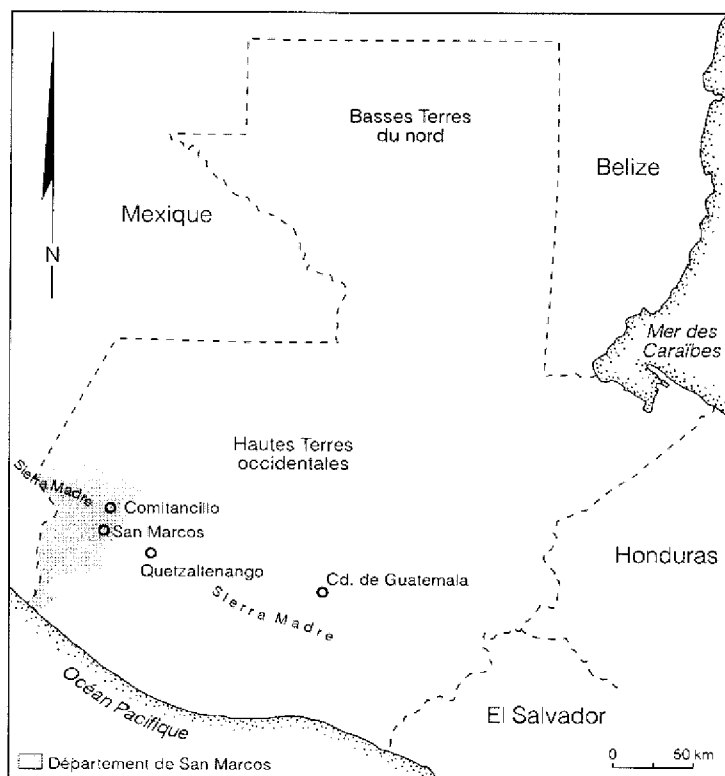
Le village de Comitancillo, qui appartient au *municipio* du même nom, se situe au cœur des Hautes Terres de l'ouest du Guatemala, dans le département de San Marcos³. À l'instar du département de Quetzaltenango qui le borde à l'est, le San Marcos comprend une partie côtière au sud, une vaste zone de piémont orientée vers le sud-ouest et l'océan Pacifique au centre, et une région d'altitude au nord. Chacun de ces trois ensembles présente des caractéristiques géographiques, démographiques, économiques et socio-culturelles assez marquées. Tandis que la partie côtière est plane, modérément peuplée et mise en valeur par de grands domaines d'élevage et de caoutchouc, les piémonts de la Sierra Madre – la chaîne de montagnes et de volcans qui traverse le pays d'est en ouest – sont densément peuplés et dominés par les grandes plantations de café. Avec l'altitude, les cultures vivrières remplacent les cultures d'exportation et la superficie des parcelles diminue à mesure que la densité de la population augmente. Cette particularité a incontestablement favorisé le travail temporaire des hommes, renforçant ainsi la fonction de réservoir de main-d'œuvre des Hautes Terres au profit des zones de plantations des Basses Terres. À ce titre, la région de Comitancillo est exemplaire de la diversité et de la complémentarité des situations écologiques et sociales que connaît le Guatemala.

* ORSTOM (Montpellier).

Le municipio de Comitancillo s'étend sur 113 km carrés. Le territoire est profondément hachuré par des ravins profonds. Le village de Comitancillo, en revanche, se situe sur une sorte de petit plateau. Aujourd'hui, Comitancillo regroupe environ 1 500 habitants. Comme partout dans les Hautes Terres, la grande majorité des Comitecos (entre 45 000 et 50 000 personnes) vit de manière dispersée, quoique chaque maison appartienne à une "communauté", c'est-à-dire à un terroir de référence et un ensemble de parents. Il y a actuellement 42 communautés dans le municipio de Comitancillo. Diversement peuplées, elles sont parfois très éloignées du village (jusqu'à quatre heures de marche). La distance qui sépare Comitancillo de la ville de Quetzaltenango, le centre économique, social et politique des Hautes Terres de l'ouest du Guatemala, est d'environ 50 km. Mais, dans ces régions extrêmement accidentées, c'est en temps de trajet que les distances sont évaluées. Seules deux pistes sont carrossables dans la zone: celle qui mène en trois heures à la ville de San Marcos par le village de Tejutla (à deux heures de marche de Comitancillo) et celle qui rejoint Quetzaltenango (à trois heures d'autocar).

L'isolement de Comitancillo se trouve encore renforcé par l'appréciation que les habitants des alentours portent sur les Comitecos. C'est ainsi que, aux yeux des métis (*ladinos*) du village voisin de Tejutla, les Indiens de la région ne sont pas "civilisés". Ils disent encore d'eux qu'ils appartiennent à la "race très primitive des Mam" et que leur village est "plus loin que tout". Pourtant, à première vue, rien ne distingue les Comitecos de leurs voisins. Les Indiens ont en effet abandonné le port du costume traditionnel et leurs conditions de vie ressemblent à celles des *ladinos* humbles de Tejutla. La langue, en fait, est l'un des seuls signes de différenciation externe qui permet à l'étranger de distinguer les *ladinos* des Indiens, encore que certains de ceux qui affirment appartenir à la première catégorie parlent fréquemment —quoique secrètement— le *mam*. Contrairement à leurs voisins de Tejutla, la majorité des Comitecos est bilingue mais il n'est pas rare de rencontrer des locuteurs monolingues en *mam* dans les communautés les plus reculées⁴.

Conformément à ce que l'on observe ailleurs dans les Hautes Terres, les Indiens se présentent comme "les naturels" de la région en opposition aux *ladinos*, parfois appelés les *Mus*⁵. Les Indiens mettent également en avant leur attachement à la terre des ancêtres et leur respect pour la coutume (*costumbre*). Néanmoins, comme c'est fréquemment le cas



Carte 1 - Localisation de la région de Comitancillo.

aujourd'hui, les jeunes générations d'Indiens se tournent davantage vers les modèles culturels importés du "nord" (les États-Unis) que vers ceux de leurs parents. Jusqu'à présent, ce processus d'acculturation n'a guère été freiné, en dépit des efforts des quelques Comitecos qui tentent de convaincre leurs "frères" que la "culture mam traditionnelle" n'est pas incompatible avec la modernité.

Différenciation socio-économique dans la région

En plus du clivage Indien/ladino qui traverse toute la société guatémaltèque, il existe d'autres distinctions entre les habitants de la région de Comitancillo. Au sein de la société locale, les conditions socio-économiques ne sont pas tout à fait identiques pour tous et ne recourent pas systématiquement le premier clivage.

Dans les recensements, la structure foncière de la région est caractéristique du *minifundio*, c'est-à-dire de la petite propriété de moins de 7 ha. Mais il serait sans doute plus juste de parler de *microfundio* tant

l'exiguïté des parcelles est importante. Ces mêmes observateurs étrangers⁶, qui vivent et travaillent dans la région, estiment que la propriété moyenne se situe autour de 4 000 m carrés (0.4 ha), soit une superficie très largement inférieure à celle qui, dans les conditions écologiques locales, devrait permettre aux familles d'atteindre l'autonomie alimentaire (environ 2 ha). Sans doute convient-il ici de rappeler que c'est au Guatemala que la répartition de la terre est la plus inégale d'Amérique Latine (Demyk 1991: 132).

Globalement, à l'intérieur même du municipio, les paysans des zones d'altitude connaissent un sort plus enviable que ceux qui occupent les fonds de vallée. Les cours d'eau sont en effet captés par les premiers, tandis que les seconds doivent bien souvent se contenter des résidus. En faisant du paysan le propriétaire du sol et du sous-sol de la terre, la législation guatémaltèque favorise les arrangements les plus divers. C'est ainsi que les propriétaires des sources louent l'eau à leurs voisins selon des modalités qui mêlent l'argent, les rapports de parenté ou de compérage et les relations de clientélisme. Il s'ensuit que les activités agricoles des paysans des zones suffisamment pourvues en eau sont bien plus intensives et productives que celles de leurs voisins. En plus de la *milpa*, champ où le maïs est associé à la courge et au haricot, les paysans cultivent des plantes potagères: choux-fleurs et brocolis. Les paysans plantent également des arbres fruitiers, surtout des pommiers, dont la qualité est reconnue jusqu'à la capitale. Outre cela, les paysans qui vivent à proximité des zones encore boisées vendent du bois de chauffage à leurs voisins des fonds de vallée et aux habitants du village. Grâce à ces différents revenus, ces quelques privilégiés peuvent acheter sur le marché les aliments nécessaires à la sustentation de leur famille. Les plus entreprenants d'entre eux investissent même dans des petits commerces (buvettes) ou dans des métiers à tisser. Ce faisant, ils échappent au travail temporaire, parfois de longue durée, dans les plantations de la côte, activité à laquelle la grande majorité des habitants de la région doit se plier. Compte tenu de ces diverses particularités, le sort des Comitecos est celui que partage la plupart des Indiens-paysans des Hautes Terres du Guatemala.

La communauté en exil

Les migrations historiques

Contrairement aux apparences, les Comitecos ne sont pas définitivement fixés à leurs communautés. En fait, ils ne cessent de les quitter en quête d'un complément salarial ou d'une vie meilleure. Dans les années 1870-1890, nombreux furent les habitants des Hautes Terres qui durent s'exiler pour toujours de leur terroir d'origine. À cette époque, les lois du travail émises par les divers gouvernements libéraux contraignaient en effet les Indiens à venir travailler, soit dans les nouvelles plantations de café (*fincas*), soit dans les travaux publics pour de longues périodes. Jusqu'en 1877, des agents recruteurs employés par les planteurs se rendaient dans les montagnes les plus reculées et avançaient de l'argent aux Indiens afin de les inciter à venir travailler dans les fincas. C'était le système connu sous le nom d'*habilitación*. Le plus souvent, les Indiens étaient dans l'impossibilité de rembourser l'argent qui leur avait été avancé. Il est vrai que, jusque vers 1930, les ouvriers étaient payés en "fiches", une sorte de monnaie privée qui ne pouvait être échangée qu'à l'intérieur des plantations. Fréquemment, les migrants dépensaient ces fiches dans les boutiques patronales pour acheter la nourriture qui leur manquait, contribuant ainsi à alourdir leur dette et à hypothéquer leur liberté. Les Indiens faisaient alors descendre leur famille à la finca pour s'y installer définitivement. Ce n'est qu'en 1934 que le travail forcé et l'avance en argent furent officiellement abolis au Guatemala. Depuis cette époque, le marché du travail est en principe régi par la loi de l'offre et de la demande. Néanmoins, certaines des pratiques présentées ci-dessus perdurent. En outre, les Indiens sont pratiquement contraints de venir travailler dans les plantations compte tenu de la pression démographique et foncière qui n'a fait que s'aggraver avec le temps⁷.

Les archives rendent compte de la migration massive et définitive d'Indiens du San Marcos vers la côte à la fin du XIX^e siècle. La région de Comitancillo ne semble pas échapper à ce schéma migratoire d'ensemble, quoiqu'il soit difficile d'établir la provenance et la destination précises des migrants (Cambranes 1992: 28). Dans les plantations de la côte, il est peu fréquent de trouver un registre qui mentionne l'origine exacte des individus et seule la tradition orale fournit des éléments de réponses.

D'après une enquête menée récemment par un Comiteco, il existerait une communauté déjà ancienne de Comitecos à Tapachula –une ville mexicaine située sur la côte Pacifique à la frontière du Guatemala– et à la capitale⁸. Et ces migrants continueraient à s'identifier au terroir d'origine. Certains habitants de Comitancillo rapportent aussi que des Comitecos habitent dans les fincas de la côte, surtout dans les zones caféières. Exilés depuis deux ou trois générations, ils maintiendraient une relative endogamie et continueraient de visiter leurs parents restés au village, notamment à l'occasion de la fête patronale au mois de mai.

Les migrations tournantes

En dépit de la baisse régulière qu'il accuse depuis les années 1950-1960, notamment en raison de l'accroissement démographique des populations côtières, l'importance du travail temporaire ou migratoire des Indiens demeure immense au Guatemala. On estime aujourd'hui à environ 600 000 le nombre de personnes, en grande majorité indiennes, impliquées dans les migrations tournantes –tous secteurs agricoles confondus– au Guatemala (de Suremain 1994: 96). À certaines périodes de l'année, de nombreux départements d'altitude se vident de leur population au profit des régions côtières. Ainsi, les départements du Quiché et de Huehuetenango sont toujours les plus importants pourvoyeurs de main-d'œuvre temporaire agricole du pays. Au début des années 70 “[...] ils fournissaient [chaque année] 130 000 saisonniers, soit environ la moitié du total” (enquête citée par Le Bot 1992: 64). D'après Cardona, c'est plus de 80% des ouvriers saisonniers du Huehuetenango qui se dirigent vers les fincas de café des départements de San Marcos, Suchitepéquez et Quetzaltenango (1983: 25-33). Une fois le travail accompli dans les grands domaines, les migrants reviennent dans leurs communautés. Globalement, les calendriers agricoles des cultures vivrières et des cultures d'exportation coïncident, ce qui contribue à lier les Hautes et les Basses Terres de manière étroite.

Actuellement, de 70 à 80% des Comitecos (soit de 35 000 à 40 000 personnes) se rendent chaque année dans les fincas, surtout pour la récolte du café entre septembre et décembre. Précisons cependant que les Comitecos ne peuvent pratiquement plus migrer définitivement dans les fincas de la côte, car, depuis 1950-1960, la population des zones côtières –qu'elle

soit d'origine indienne ou non– suffit largement à satisfaire les exigences en main-d'œuvre des plantations.

Le manque de terre, la surpopulation et la faible productivité de la milpa contraignent les indigènes à chercher d'autres sources de revenu. Sans revenu additionnel, les familles sont dans l'impossibilité de se nourrir et de boucler le cycle agricole. De surcroît, en l'absence d'emplois industriels dans les Hautes Terres, les débouchés sont peu nombreux. Certes, les Indiens des régions les plus proches des villes ou des axes routiers touristiques développent des activités textiles artisanales et des petits commerces en complément de l'agriculture. Dans la plupart des cas, ces stratégies de survie ne sont d'ailleurs pas exclusives les unes des autres, les familles se scindant et se spécialisant dans plusieurs activités. Mais il demeure qu'un nombre croissant d'Indiens se rend à la capitale et à l'étranger pour des périodes de plus en plus longues. Les jeunes filles de Comitancillo deviennent alors employées de maison tandis que les jeunes garçons tentent leur chance dans les *fast-food* au-delà du Río Grande⁹.

Comitancillo vu d'en bas

La Terre promise des Comitecos de la finca

Pour notre thèse, nous avons enquêté dans une plantation de café qui présentait l'originalité d'abriter deux villages d'ouvriers d'ancienneté et d'origine socio-géographique distinctes. En l'occurrence, les habitants du village le plus récent (il a été créé en 1960) étaient originaires de Comitancillo. Ceci nous a donc permis d'étudier les relations des Comitecos en exil avec leurs parents qui étaient restés dans les Hautes Terres. Néanmoins, nous avons envisagé ces relations seulement à partir de ce que nous rapportaient les Comitecos installés à la plantation, car, à l'époque, nous n'avions pas eu l'occasion de visiter Comitancillo. Voici brièvement nos conclusions sur la question.

Les habitants du village le plus ancien de la finca (il date de 1870 environ) affirment qu'ils sont originaires de la côte et qu'ils ne se sont jamais mêlés aux Indiens en général et à ceux du nouveau village en particulier. Les Indiens de la finca se définissent quant à eux comme les natifs de Tejutla (les Juana-tecos exactement), du nom de la région voisine de Comitancillo (nous reviendrons un peu plus loin sur

cette apparente confusion entre les lieux d'origine). Lorsque les Comitecos arrivèrent à la finca en 1960, ils occupaient le bas de l'échelle économique dans la hiérarchie du travail. Cette position s'accompagnait d'une dévalorisation symbolique que justifiait, aux yeux du planteur et des ouvriers, leur origine socio-culturelle. Progressivement, les Indiens gagnèrent néanmoins l'estime du *finquero* (le maître de la finca) en même temps qu'ils parvinrent à occuper une position économique équivalente à celle des autres ouvriers. Avec le temps, l'affirmation identitaire de l'un et l'autre groupe s'est pourtant affermie. Les *costeños*, les ouvriers originaires de la côte, ont ainsi développé un fort sentiment d'autochtonie face aux nouveaux venus considérés comme des "primitifs" sur le plan culturel et des concurrents sur le plan du travail. Les Juanatecos, pour leur part, ont toujours souligné et valorisé la continuité des relations qui les unissaient à leurs ancêtres et parents des Hautes Terres.

Pour les Juanatecos, la valorisation de la communauté d'origine est donc très importante. En dépit des difficiles conditions de vie qui y règnent, le terroir est fréquemment présenté comme riche et fertile. On évoque également la gaieté et les bonnes mœurs des gens qui y demeurent. C'est d'ailleurs cet argument qui justifie, aux yeux des Comitecos de la plantation, la nécessité de rechercher un conjoint dans la communauté d'origine. Par ce type d'alliances, les Juanatecos espèrent réactiver une relation qui n'a jamais cessé d'être, en tout cas dans leur esprit. Secrètement, les parents souhaitent même que leurs enfants repartent vers Comitancillo. Mais, sur un village qui compte aujourd'hui environ 120 personnes, seule une douzaine est répartie en 30 ans. Pour la plupart des Juanatecos, le fait de trouver un conjoint dans le terroir d'origine reste donc un rêve inaccessible, un idéal plus qu'une réalité vécue, et cela en dépit des contacts entre les deux communautés.

Pendant l'année, c'est en effet à l'occasion de la récolte du café que les "frères du Bas" rencontrent leurs "frères du Haut". Conformément au souhait du planteur, ces derniers sont employés chaque année au titre de travailleurs temporaires (*eventuales*) pour une période de deux à trois mois. Les Comitecos descendent alors en famille et s'installent chez leurs frères du Bas. Plus loin, nous verrons en quoi cette forme d'embauche se distingue de celle, plus répandue dans le pays, qui consiste à faire venir des équipes de travailleurs saisonniers. Pour le *finquero*, le fait que les Comitecos soient apparentés à une par-

tie des ouvriers stabilise les familles, facilite le contrôle des populations, favorise les conditions de travail et accroît du même coup le rendement du travail à la finca.

Dans un deuxième temps, les frères du Bas visitent à leur tour leurs frères du Haut pendant les congés payés, autour de la Semaine Sainte. Pour les premiers, l'idéal serait de se rendre à Comitancillo lors de la fête du village qui a lieu au début du mois de mai pour l'Ascension, puisque c'est là que se retrouvent les nombreux Comitecos en exil dans le pays ou à l'étranger. Mais, à leur grand regret, les Juanatecos ne peuvent pas effectuer le voyage compte tenu de la pesanteur du calendrier agricole du café à cette époque de l'année. En dépit de ce contretemps, les Juanatecos restent cependant très attachés à leur visite annuelle à Comitancillo. Ils présentent celle-ci comme une véritable fête, bien que les célébrations ne dépassent pas à cette occasion le cadre restreint de la sphère domestique.

Natifs de Tejutla ou de Comitancillo? L'indianité en cascade

De manière générale, les Juanatecos vivent donc constamment dans le souvenir de la communauté qu'ils ont quittée vers 1960 pour venir s'installer, faute de mieux, à la plantation. Mais sans doute faut-il rappeler ici que les Juanatecos affirment qu'ils sont originaires de Tejutla et non de Comitancillo. Certes, les deux villages –ou les deux municipios– sont voisins géographiquement, quoique, en l'absence d'un service de bus, il faille tout de même deux heures de marche pour aller de l'un à l'autre. Néanmoins, une telle proximité n'explique pas entièrement la confusion qui apparaît dans l'esprit des Comitecos de la plantation.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, les habitants de la région de Tejutla (le village compte tout au plus 4 000 habitants) établissent une distinction assez nette entre eux, les "civilisés", et les habitants de Comitancillo qu'ils considèrent comme des "primitifs" ou simplement des "Indiens". Lorsque des Comitecos se rendent à Tejutla, pour téléphoner par exemple, on ne les traite pas ouvertement d'"attardés", comme on le fait en privé, mais on les traite avec indifférence. Pour leur part, les Comitecos n'ignorent rien de la réputation que leur font les habitants de Tejutla. À la limite, cette attitude les conforte d'ailleurs dans l'opinion fort négative qu'ils ont des ladinos en général. Il est cependant très pro-

bable que les Comitecos souffrent plus de cette indifférence qu'ils ne veulent bien l'admettre. C'est ainsi que, lorsqu'ils se rendent à la capitale du département (San Marcos), les Comitecos se présentent souvent aux étrangers, sur les marchés par exemple, comme des natifs de la région de Tejutla. Comme si, finalement, les Comitecos avaient intériorisé le préjugé dont ils faisaient l'objet et qu'ils contribuaient, d'une certaine façon, à le reproduire. On retrouve d'ailleurs le même phénomène d'affirmation et d'opposition identitaire, fondé sur le clivage Indien/ladino, entre les habitants des villes voisines de San Marcos et de San Pedro Sacatepéquez (Hawkins 1984). Tandis que les premiers se présentent et sont considérés par les seconds comme des ladinos, ces derniers sont considérés comme des Indiens mais se présentent comme des ladinos aux étrangers. Ces exemples attestent de la préoccupation constante des individus à ne pas paraître Indien aux yeux de ceux qu'ils ne reconnaissent pas comme tels. Et ce serait peut-être une dynamique identitaire du même ordre qui, à la plantation, expliquerait que les frères du Bas se présentent au planteur et au monde ouvrier comme des natifs de Tejutla et non de Comitancillo.

La finca vue d'en haut

Des migrations individuelles et familiales

Comment les frères du Haut, ceux qui résident à Comitancillo, considèrent-ils leurs frères du Bas, ceux qui vivent dans les fincas? Comment envisagent-ils leurs relations et, surtout, quels types de relations entretiennent-ils avec eux? Contrairement aux Juanatecos qui éprouvent de la nostalgie et rêvent de lendemains meilleurs, les Comitecos font preuve d'un grand sens du pragmatisme. Les modalités actuelles du travail temporaire dans les fincas de la côte contribuent à expliquer cette différence d'attitude et de perspective¹⁰.

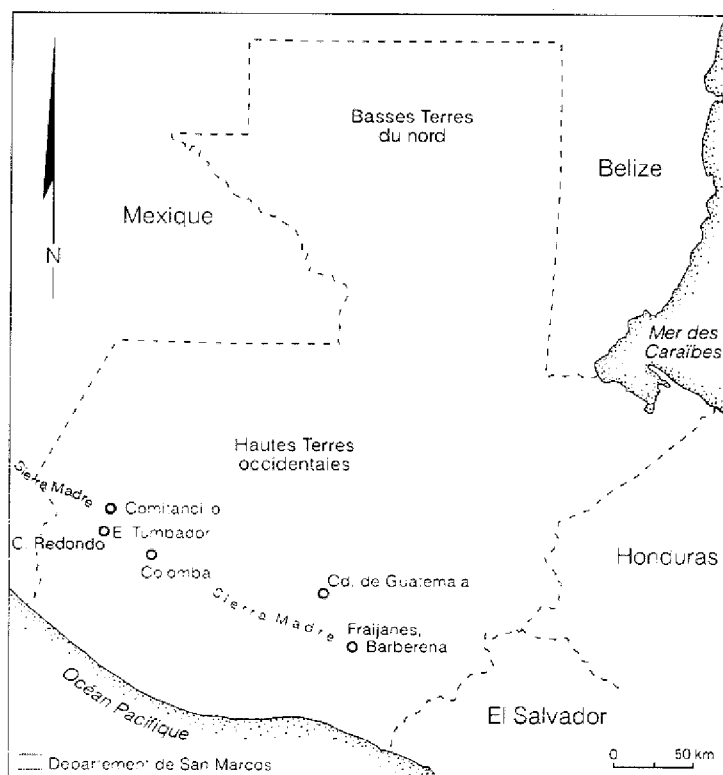
De manière générale, la grande majorité des migrants se dirige vers les plantations de café du San Marcos. Les individus ne cachent pas leur crainte de travailler dans les zones torrides et malsaines de la côte. Pour eux, le climat tempéré qui règne dans les fincas de café des régions de piémont est même présenté comme un argument décisif. S'ils ne trouvent pas de travail dans le San Marcos, certains Comitecos se rendent dans des régions caféières à

l'autre bout du pays. Avec le temps, cette particularité confère aux habitants de Comitancillo une réputation de migrants spécialisés dans le café, en tout cas aux yeux des planteurs du San Marcos. Voici la destination des sept camions de migrants qui sont partis de Comitancillo le mardi 23 août 1994 pour la récolte du café.

Globalement, les Comitecos établissent une distinction très nette entre les migrations temporaires individuelles et les familiales. Dans le premier cas, c'est un homme –en général célibataire mais ce n'est pas systématique– qui descend tout seul à la planta-

	Destination
Camion 1	El Tumbador (San Marcos)
Camion 2	Colomba (Quetzaltenango)
Camion 3	Cerro Redondo (San Marcos)
Camion 4	Tapachula (Mexique)
Camion 5	Colomba (Quetzaltenango)
Camion 6	Fraijanes (Santa Rosa)
Camion 7	Barberena (Santa Rosa)

Tableau 1 - Destination des sept camions au départ de Comitancillo.



Carte 2 - Localisation des régions de plantations citées.

tion pour aller travailler. Dans le second cas, il s'agit d'un couple et de plusieurs enfants. Ces deux types de migration n'ont pas du tout les mêmes conséquences sur la destination et les conditions de vie en plantation. Le migrant individuel, en effet, se rend de préférence dans une finca où des parents l'accueillent. Les familles, pour leur part, migrent en compagnie d'autres familles de la communauté sous la supervision d'un agent recruteur (*contratista*) qui en provient également. Elles voyagent alors vers des fincas où elles n'ont pas de parents, mais où elles recréent une micro-communauté dans l'enceinte d'un campement qui leur est réservé.

En principe, les migrations d'hommes seuls n'ont pas lieu pendant la récolte du café, c'est-à-dire entre septembre et décembre. La récolte du café semble en effet réservée aux familles dans lesquelles chaque membre peut participer: tandis que les adultes cueillent les fruits dans les arbres, les enfants ramassent ceux qui jonchent le sol. Les cueilleurs étant rémunérés au poids de café recueilli, ils ont tout intérêt à réunir autour d'eux le plus grand nombre de bras possible. L'exception concerne les migrants individuelles –quoique de plus en plus nombreux– qui se rendent au Mexique dans les plantations de café du Chiapas et du Soconusco. Dans ces régions, il est vrai que les salaires, l'alimentation et le logement –qui sont nettement meilleurs qu'au Guatemala– suppléent à l'isolement¹¹. À titre comparatif, voici le montant des salaires journaliers reçus par les migrants comitecos dans les plantations où ils vont travailler entre septembre et décembre.

En dehors de la cueillette, les modalités de travail sont différentes: les travaux sont rémunérés à la tâche et accomplis par un seul individu. Dans ce cas, le séjour à la plantation dure de quatre à six mois. Pendant ce temps, les parents du migrant –qui sont restés dans les Hautes Terres– entretiennent la milpa. À cette occasion, les salaires gagnés en plantation sont rarement supérieurs au salaire minimum légal (12 *quetzales*, soit environ 12 FF). En outre, les migrants ne bénéficient d'aucune couverture sociale, bien que la loi impose aux planteurs de déclarer les ouvriers qui demeurent plus de deux mois dans leur propriété.

Que les migrants soient individuels ou non, l'argent gagné en plantation est utilisé pour les besoins de toute la maisonnée. D'après les observateurs étrangers du village, le déficit annuel de l'unité domestique moyenne de la région de Comitancillo est lourd: entre 300 et 400 *quetzales* (ou FF) par mois. Cela signifie que les Comitecos ont besoin d'un reve-

	Destination	Salaire journalier en FF
Camion 1	El Tumbador (San Marcos)	10
Camion 2	Colomba (Quetzaltenango)	12
Camion 3	Cerro Redondo (San Marcos)	10
Camion 4	Tapachula (Mexique)	16
Camion 5	Colomba (Quetzaltenango)	14.50*
Camion 6	Fraijanes (Santa Rosa)	10
Camion 7	Barberena (Santa Rosa)	10

* En principe, le salaire minimum journalier dans le secteur caféier est fixé à 14.50 FF, suite à la hausse de 300% des prix du produit depuis le mois de juin 1994. Mais, à l'époque de notre observation, seule une poignée de plantations était disposée à respecter la loi.

Tableau 2 - Salaire journalier des migrants selon la destination.

nu complémentaire permanent pour assurer leur sustentation. Et c'est pourquoi les maisonnées sont rarement au complet, y compris en dehors de la récolte du café. Les observateurs étrangers estiment encore que de 70 à 80% de la population du municipio a recours au travail temporaire au moins une fois dans l'année et pour une durée minimale d'un mois. D'après les migrants, l'argent est en priorité dépensé en victuailles, puis en médicaments, en habits et, seulement s'il en reste, en engrais pour la milpa. Autrement dit, la capitalisation est presque impossible avec les revenus du travail temporaire dans les fincas et c'est à peine si les familles parviennent à se maintenir malgré leurs efforts. C'est d'ailleurs pour cette raison que de plus en plus de jeunes risquent le "grand saut" aux États-Unis, pays à partir duquel ils espèrent pouvoir faire vivre leur famille.

Le relais de la finca dans les Hautes Terres: l'agent recruteur

Comme c'est fréquemment le cas dans les Hautes Terres, les sept agents recruteurs qui opèrent à Comitancillo sont originaires de la région. En revanche, ce qui est nouveau par rapport à la situation décrite dans les années 70, c'est qu'ils y vivent en permanence et dans des conditions qui ne sont pas particulièrement ostentatoires par rapport au niveau de vie local. Ainsi, les recruteurs travaillent aujourd'hui la terre à l'instar de leurs modestes voisins, contrairement à leurs prédécesseurs qui cumulaient souvent la fonction de transporteur et de commerçant. Ces privilégiés ont certes accès à des biens de consommation qui les distinguent et

certains ont même investi dans des activités artisanales ou commerciales. Mais, à notre connaissance, les intérêts des agents recruteurs restent limités à l'échelle de la communauté et leur mode de vie n'est pas aux antipodes de celui des autres Indiens. Le statut social des recruteurs est d'ailleurs ambigu aux yeux des Comitecos. Leur richesse relative fait d'eux des ladinos, mais leur attachement au terroir, leur parfaite connaissance de la langue mam et leurs manières de vivre en général en font des "frères".

Résider au sein des communautés est certainement la meilleure façon de connaître les besoins en argent des personnes qui y vivent. L'agent recruteur dispose ainsi d'arguments de poids pour inciter les gens à le suivre dans les plantations. Mais cette caractéristique agit également en sens inverse, car les Indiens, précisément parce qu'ils vivent aux côtés du recruteur, peuvent à leur tour le contrôler. Autrement dit, le relais du planteur dans les Hautes Terres ne peut mentir ou voler trop ouvertement les personnes avec lesquelles il cohabite la plupart du temps sous peine d'essuyer des représailles. Nous savons également que les agents recruteurs ne peuvent pas avancer, compte tenu de leurs moyens financiers relativement limités, de grandes sommes d'argent aux Indiens en contrepartie de leur futur travail en plantation. En réalité, ils consentent une seule petite avance – une quinzaine de *quetzales* (ou FF) par famille – le jour du départ des Indiens vers la finca. Celle-ci permet aux voyageurs de s'acheter quelques denrées alimentaires – parfois des peignes ou des savons – au marché du village qui a également lieu ce jour-là. Tout ceci pourrait finalement expliquer que la réputation des recruteurs, dans la région de Comitancillo, ne soit pas trop mauvaise.

Sans doute faut-il également évoquer ici les changements plus généraux qui affectent le marché du travail temporaire au Guatemala depuis quelques années. Ces changements expliquent la relative importance moindre des agents recruteurs à l'échelle des communautés indiennes. En effet, ainsi que nous l'avons signalé plus haut, les finqueros recrutent proportionnellement moins d'ouvriers saisonniers aujourd'hui qu'il y a une quinzaine d'années. Pour des raisons qui tiennent à la fois à la croissance démographique, à l'insécurité politique et à l'instabilité économique, l'embauche dans les fincas favorise plutôt les paysans sans terre qui s'entassent dans les hameaux aux alentours des plantations. De manière significative, ces ouvriers sont appelés les "satellites" par les planteurs. Ces changements dans les réseaux d'approvisionnement en main-d'œuvre ont donc fait perdre de leur importance aux agents recruteurs des Hautes Terres.

Transporteurs et transportés

Les revenus des agents recruteurs ont également considérablement baissé. Il y a encore une dizaine d'années, ces agents recevaient des finqueros une commission en argent de 10 à 15% du montant de la totalité des salaires des ouvriers embauchés. Ils gagnaient aussi de l'argent, en tant que transporteurs, avec l'organisation du voyage des ouvriers saisonniers. Actuellement, la situation a changé puisque les agents recruteurs de la région n'ont plus de camion. Il leur faut donc louer les services d'un transporteur avec lequel ils se partagent les bénéfices de l'opération. Outre cela, ils ne sont plus rémunérés au pourcentage, mais au nombre de

		Nombre et types de migrants	Recettes		Total
			Pour les contrats	Pour le transport	
Agent recruteur	1994	28 adultes 15 enfants*	16.18 FF 4.50 FF	300 FF**	321.30 FF
Agent recruteur et transporteur	1985	28 adultes	1 020.60 FF	***	1 020.60 FF

* Les personnes de moins de sept ans sont considérées comme des enfants.

** L'agent recruteur partage également la rémunération du voyage avec le transporteur.

*** En 1985, la somme perçue par l'agent recruteur couvrait l'organisation du transport. En partant du principe que les frais étaient, proportionnellement, les mêmes à l'époque, l'agent recruteur gagnait alors au moins 820.60 FF.

Tableau 3 - Types et montants des commissions reçues par les recruteurs.

personnes employées et contre des sommes infiniment moins importantes. À Comitancillo, les agents recruteurs touchent 60 centimes de *quetzales* par adulte et 30 centimes par enfant recruté. Le tableau 3 compare à taux de change équivalent, les revenus d'un agent (transporteur aussi) il y a presque 10 ans et ceux d'un agent actuel –qui n'est plus transporteur– pour le recrutement d'une équipe de 20 Indiens pendant deux mois. L'équipe en question se rend dans le département de Quetzaltenango, à environ 80 km de la communauté.

L'interconnaissance préalable des migrants contribue certainement à atténuer les difficiles conditions de leur transport. Les voyageurs sont en effet entassés dans des camions à bestiaux entièrement fermés que l'on recouvre d'une bâche par temps de pluie. À l'intérieur, de longues poutres de bois traversent les fourgons en guise de bancs. En fait, il s'agit plutôt de rampes auxquelles les gens se retiennent une fois qu'ils sont assis par terre. C'est également à ces rampes que sont solidement arrimés les sacs des migrants. En se hissant sur les rampes, les plus grands d'entre eux parviennent à jeter un œil au dehors. Selon les périodes de l'année, les camions sont plus ou moins bondés. Au mois d'août, pour le début de la récolte du café dans le San Marcos, on dénombre de 30 à 50 personnes par chargement. Au mois de septembre, alors que la cueillette s'intensifie, le chiffre monte à 80 ou 90.

En tout état de cause, la différence économique et sociale entre l'agent recruteur et les migrants s'est amoindrie avec les années. Certes, à cause de la pression démographique et foncière, il y a toujours plus d'offre de travail que de demande et les migrants restent dans une situation de dépendance importante. Mais l'agent a lui aussi perdu une partie de son pouvoir local. Il doit davantage faire preuve d'honnêteté envers les ouvriers saisonniers qu'autrefois. Si le travail temporaire est plus que jamais indispensable à la survie, ces quelques changements ont quand même modifié l'image très négative qu'il avait aux yeux des Indiens-paysans.

Les relais des Comitecos dans les fincas

LA FAMILLE EN EXIL

Bien que cela puisse paraître surprenant, il serait abusif d'affirmer que les Comitecos ne font que subir le travail temporaire dans les plantations.

Une fois encore, il convient de revenir sur la distinction que les Indiens établissent eux-mêmes entre la migration individuelle et la migration familiale, et de voir en quoi elle met en jeu des formes de sociabilité qui contribuent à atténuer les effets négatifs du phénomène migratoire.

Dans le cas du migrant solitaire, le fait d'avoir une famille d'accueil à la finca est essentiel. Ce type de migration implique en effet un séjour de longue durée qui serait pénible à supporter dans d'autres conditions. Les degrés de parenté réels qui unissent les migrants aux permanents sont pourtant difficiles à retracer, car ils sont le plus souvent inconnus des intéressés. Dans la plupart des cas, un jeune homme se présente comme le "neveu" du chef de famille, plus âgé que lui, qui l'accueille à la finca. Si le migrant est aussi âgé que son hôte, il se présente alors comme un "cousin". Dans tous les cas, il semble que le statut familial, reconnu comme réel, de l'individu soit fonction de la différence d'âge avec celui qui l'héberge.

En plus de l'aide matérielle fournie par la famille d'accueil (logement, préparation de la nourriture, lavage du linge), la cohabitation prolongée est également propice aux rencontres entre les jeunes gens. Certes, dans les communautés de la région de Comitancillo comme dans l'ensemble de la zone mam, l'endogamie villageoise est valorisée dans le discours. Néanmoins, il semblerait que, dans la réalité, les mariages d'une communauté à l'autre soient fréquents, voire majoritaires. En tout cas, ils ne sont pas interdits et même parfois ils sont valorisés par les femmes. Les jeunes hommes, quant à eux, restent discrets sur le sujet, peut-être parce qu'ils ne veulent pas exprimer trop fort leur désaccord avec les anciens. Pour les premiers, l'idéal est donc plutôt de trouver une épouse qui leur permette d'échapper à l'univers de naissance plutôt que de les y fixer définitivement.

Dans ce contexte, le fait qu'un jeune Comiteco du Haut choisisse une compagne de Comitancillo du Bas dans une plantation n'est donc pas hors-norme, quoique cela ne soit pas très valorisé par ses parents. Les parents de la jeune fille, pour leur part, sont généralement ravis. Non seulement le migrant de Comitancillo correspond au genre idéal, mais, en plus, ils ont tout le temps pour évaluer ses qualités. Pour formaliser la relation, les frères du Bas rendent visite à leurs frères du Haut à l'occasion des congés payés. En revanche, si le jeune migrant se désintéresse des jeunes filles de la maison, ses hôtes ont tout de même la satisfaction d'avoir reçu un parent

qui, par sa simple présence, a contribué à maintenir les liens avec la communauté d'origine.

Mais la recherche d'une épouse et la quête d'un emploi, fut-il précaire, sont souvent liées dans l'esprit du migrant individuel. Il est ainsi fréquent que le jeune homme prolonge son séjour à la plantation dans l'espoir de s'y fixer pour travailler. Il faut tout de même rappeler que les conditions de vie dans le terroir d'origine sont particulièrement difficiles et que la motivation économique est primordiale dans la démarche des migrants. Par ailleurs, cette démarche est facilitée par les finqueros qui engagent les familles d'ouvriers permanents à accueillir des parents à titre d'ouvriers temporaires (les *eventuales*) à certaines périodes de l'année. Une fois sur place, les ouvriers temporaires sont à la fois les protégés et les débiteurs de leur famille d'accueil, et se trouvent de ce fait dans une situation qui satisfait les exigences de contrôle du planteur. Les temporaires savent en effet qu'un comportement indiscipliné entraînerait des sanctions à l'égard de leurs hôtes. Dans une certaine mesure, les intérêts du migrant individuel, des familles ouvrières et du planteur se rejoignent donc étroitement, bien que personne ne se pose le problème en ces termes.

LE TRANSPLANT DE LA COMMUNAUTÉ

Le problème se pose différemment pour les familles de migrants. De fait, ces dernières ne partent pas seules, mais avec des familles natives du même ensemble de communautés. C'est ainsi que les camions qui se garent chaque mardi matin sur la place centrale du village de Comitancillo se remplissent de personnes qui se connaissent déjà plus ou moins intimement et se rendent toutes à la même plantation. Les équipes de travail s'appellent alors les *cuadrillas* et les ouvriers saisonniers les *cuadrilleros*.

Une fois à la finca, les familles de migrants sont logées dans des dortoirs collectifs qui leur sont réservés. Généralement, l'aire des *cuadrilleros* ne se trouve pas dans les villages où résident les ouvriers permanents, mais dans des zones plus éloignées et isolées dans les caféières. Dans les dortoirs, les matelas jonchent le sol sans plus de confort. Les services hygiéniques et la cuisine sont à l'extérieur, tandis que les familles se lavent dans l'eau des rivières qui traversent les propriétés. Pendant leur séjour, les *cuadrilleros* n'ont que très peu de relations avec les autres ouvriers et ne cherchent d'ailleurs pas vraiment à en avoir. Dans le campement, la vie s'organi-

se peu à peu autour du travail et des tâches domestiques. En plus de la récolte du café, les femmes ramassent du bois, lavent le linge et préparent la nourriture¹².

En dépit de leur mise à l'écart spatiale et culturelle, le fait de se retrouver en famille permet aux migrants de se recréer un petit chez-soi et de mieux supporter cet univers rigoureux. Avoir de la famille parmi la population ouvrière permanente de la finca d'accueil importe finalement peu aux *cuadrilleros*. Dans la mesure où une certaine forme de sociabilité, même précaire, est recréée dans l'enceinte du campement, les Indiens ne cherchent pas à nouer, ou à renouer, des relations avec les ouvriers locaux. Ils se concentrent plutôt sur leur micro-communauté et ce n'est que très rarement qu'ils évoquent leurs problèmes de travail. À la limite, on pourrait croire qu'ils s'en désintéressent entièrement, en tout cas lorsqu'ils se trouvent dans ce cadre¹³.

LES COMITECOS, LE TERROIR ET LA FINCA

La nature des relations que les Comitecos des Hautes Terres entretiennent avec les Comitecos exilés dans les plantations est donc variable. Si la migration est individuelle, les relations de parenté prennent un sens et deviennent même essentielles à la survie du migrant. Si la migration est de type familial, en revanche, le fait d'avoir des parents parmi les ouvriers permanents de la plantation d'accueil est superflu. Dans les deux cas, la situation que nous avons étudiée dans notre thèse est originale puisque les frères du Haut sont toujours accueillis par leurs frères du Bas, qu'ils viennent seuls ou en famille à la finca.

Il est probable que la faible ancienneté de la migration des Comitecos à la finca (30 ans) explique la continuité des liens entre les deux communautés. Les plus âgés des frères du Bas ont en effet 60 ans et envisagent de retourner à Comitancillo auprès de leurs frères du Haut après leur retraite. Bien entendu, cela ne signifie pas que tous le peuvent. La décision dépend en réalité de multiples facteurs, notamment de la situation socio-économique de la famille du retraité. C'est ainsi que celui dont le fils ou le petit-fils a obtenu un poste d'ouvrier permanent souhaite plutôt rester vivre à la plantation, en dépit de tout ce qu'il a pu envisager durant sa vie active. En fait, les familles d'ouvriers qui ont été indemnisées par la plantation sont les seules qui peuvent se permettre d'acheter de la terre à Comitancillo. Et

encore, ces familles se scindent souvent, car certains de leurs membres préfèrent rester dans l'orbite de la plantation où ils conservent des parents susceptibles de les héberger. Ce faisant, ils espèrent pouvoir s'embaucher comme ouvriers temporaires dans la finca où ils ont vécu. De manière générale, l'idéalisme des frères du Bas se tempère donc avec l'âge, surtout lorsqu'ils prennent des décisions qui concernent l'avenir de toute la famille. On peut également signaler que les jeunes gens, surtout les garçons, partagent de moins en moins le point de vue des aînés. Certes, ils espèrent trouver une compagne originaire des Hautes Terres, mais leur attirance va aussi vers les jeunes filles des plantations voisines ou des villes, là où ils ont en fait le plus de chance de trouver un emploi.

Finalement, la situation illustrée par la plantation que nous avons étudiée est à la fois originale et représentative. Elle est originale dans la mesure où les ouvriers y recréent une sociabilité souvent absente dans des exploitations similaires; elle est représentative, car elle présente le cas fréquent où les groupes d'ouvriers se côtoient sans se mêler, chacun ayant intériorisé les profonds clivages ethniques et socio-économiques qui structurent les relations sociales dans l'ensemble du Guatemala.

Conclusion

Au vu de ce qui précède, le modèle des relations complémentaires présenté dans notre thèse a besoin d'être nuancé. Car les deux groupes en présence n'échangent pas systématiquement des épouses (pour les frères du Haut) et du travail (pour les frères du Bas) conformément au modèle de l'échange généralisé. Il nous faut cependant préciser que ces relations ne sont pas non plus à sens unique –pour le seul profit des Comitecos en l'occurrence.

La nature des relations entre les frères du Bas et les frères du Haut ne relèvent donc pas toujours de l'idéal de continuité décrit par les premiers. Les seconds, à l'évidence, vivent et se représentent différemment ces relations, sans d'ailleurs en faire état explicitement. Apparemment, ce sont les frères du Haut qui semblent le mieux tirer parti de la situation. Un jeune Comiteco qui souhaite travailler dans une plantation bénéficie en effet d'une structure d'accueil tandis que les familles qui viennent pour la cueillette y jouissent d'un statut socio-économique nettement supérieur à celui de simple *cuadrillero*. Les frères du Bas, pour leur part, ne reçoivent pas

les mêmes facilités en retour. Jusqu'à présent, rares sont les retraités et les jeunes gens qui retournent définitivement à Comitancillo. Les Comitecos de la plantation semblent ainsi condamnés à une sorte de désillusion perpétuelle dans la mesure où le décalage entre la façon dont ils se représentent leurs relations avec leurs frères du Haut et la réalité est de plus en plus important.

Cette dynamique originale pose directement le problème du rapport entre l'identité imposée par le regard des autres –l'identité "assignée" dirait Barth (1969)– et l'identité vécue et assumée par les acteurs. Où commence celle-ci et où se termine-t-elle? Il est d'autant plus difficile de répondre à la question que l'identité est incompréhensible en dehors des relations sociales qui lui donnent une forme, une fonction et un sens, sachant que ces relations évoluent sans cesse. Ainsi, l'identité des frères du Bas s'inspire de celle des frères du Haut, sans toutefois la reproduire fidèlement. En fait, elle se greffe à d'autres dynamiques identitaires qui prennent leur source dans le creuset culturel formé par la plantation. L'homogénéité des modes de vie dans l'enceinte de la plantation et l'influence du monde ladino provoque chez les frères du Bas des réactions et des ajustements identitaires perpétuels.

Une autre leçon, de portée plus générale, concerne les effets directs et indirects du travail temporaire sur le mode d'existence et l'identité des Indiens de Comitancillo. L'expérience du travail en plantation n'est pas, loin s'en faut, anodine. Et les Comitecos de l'avoir profondément intégré à leur vie quotidienne. Contrairement à ce que l'on observe ailleurs dans les Hautes Terres, les Indiens ne scindent pas leur existence en deux périodes exclusives, l'une étant centrée sur la communauté et l'autre sur la finca. Ici, on n'effectue pas de rituel particulier pour éviter la "contagion culturelle" entre le monde de la plantation et le monde communautaire¹⁴.

Le fait que les Comitecos semblent passer de la communauté à la finca avec une relative aisance signifie-t-il que la différence entre les deux mondes tend à disparaître? Le lien entre les deux mondes serait-il d'autant plus facile à réaliser que l'originalité de chacun s'estompe? S'il est incontestable que, au Guatemala comme partout en Amérique Latine, l'indianité et la prolétarianisation sont étroitement liées, elles ne sauraient cependant se confondre. D'un côté, il est incontestable que la base foncière et économique de la société indigène est largement érodée et qu'elle se reproduit aujourd'hui, quoique de plus en plus difficilement, grâce à l'apport d'argent

venu de l'extérieur. Il serait d'ailleurs intéressant d'étudier les capacités de réponse des Indiens-paysans de Comitancillo à plus long terme. D'un autre côté, les Comitecos ont abandonné —même chez eux dans les Hautes Terres— le costume et une grande part des croyances et des pratiques religieuses qui leur conféraient, de l'extérieur, une authentique mayanité. Mais, justement, l'identité des Comitecos ne se réduit pas à la somme de ces traits culturels. Il s'agit de quelque chose de beaucoup plus difficilement discernable et que les acteurs se font pourtant fort de reconnaître, sans pour autant en rendre compte explicitement. Un indice de la vigueur de cette identité nous est donné dans la façon dont les Comitecos, qu'ils soient migrants ou non, continuent à se présenter comme des frères, au-delà des existences de plus en plus fractionnées qu'ils mènent.

En tout état de cause, les relations entre les populations des Hautes et des Basses Terres continuent, quoique sous des formes sans cesse renouvelées. Outre leur importance socio-économique, elles contribuent à la structuration identitaire des acteurs et à la redéfinition perpétuelle des groupes dans la société guatémaltèque.*

Notes

- 1 L'étude de Schmid fourmille de données statistiques sur le travail temporaire (1973). Les articles de Dessaint traitent le problème des relations entre les ouvriers temporaires et permanents en terme d'acculturation, en se fondant sur l'opposition entre l'Indien et le métis (*ladino*) (1962a et b). Nous avons également consacré un article à ce thème (1993).
- 2 Pour notre travail de terrain de thèse d'ethnologie, nous avons vécu au Guatemala entre 1987 et 1988. La communauté de migrants dont il est question ici est celle dont proviennent les ouvriers permanents d'une plantation que nous avons étudiée à cette occasion (1994). Mais nous avons alors dévoilé la perception que se faisaient les ouvriers du café sur les habitants des Hautes Terres sans effectuer la même enquête auprès de ces derniers. C'est en partie pour cette raison que nous sommes retourné en mission au Guatemala, au mois d'août 1994, grâce à une allocation de recherche Jeune chercheur financée par le programme Aires culturelles du Ministère de la Recherche et de l'Éducation Nationale.
- 3 Le *municipio* est l'équivalent d'une commune. Le Guatemala est divisé en 22 départements et 325 *municipios* de superficie et d'ancienneté inégales.
- 4 Actuellement, on estime à 300 000 le nombre des locuteurs mam. La zone linguistique mam s'étend sur les départements de San Marcos, de Huehuetenango et sur la partie occidentale de Quetzaltenango. Au sein de la zone mam, il faut cependant distinguer le mam (parlé dans le San Marcos et à Tejutla par environ 300 000 personnes), l'aguacatec (20 000 locuteurs), le jacaltec (20 000 locuteurs), le kanjobal (60 000 locu-

teurs), le chuj (25 000 locuteurs) et l'ixil (55 000 locuteurs) (Le Bot 1992: 28). Les Indiens kanjobal, ixil et aguacatec se répartissent entre le Guatemala et le Mexique (Antochiw *et al.* 1991: 20).

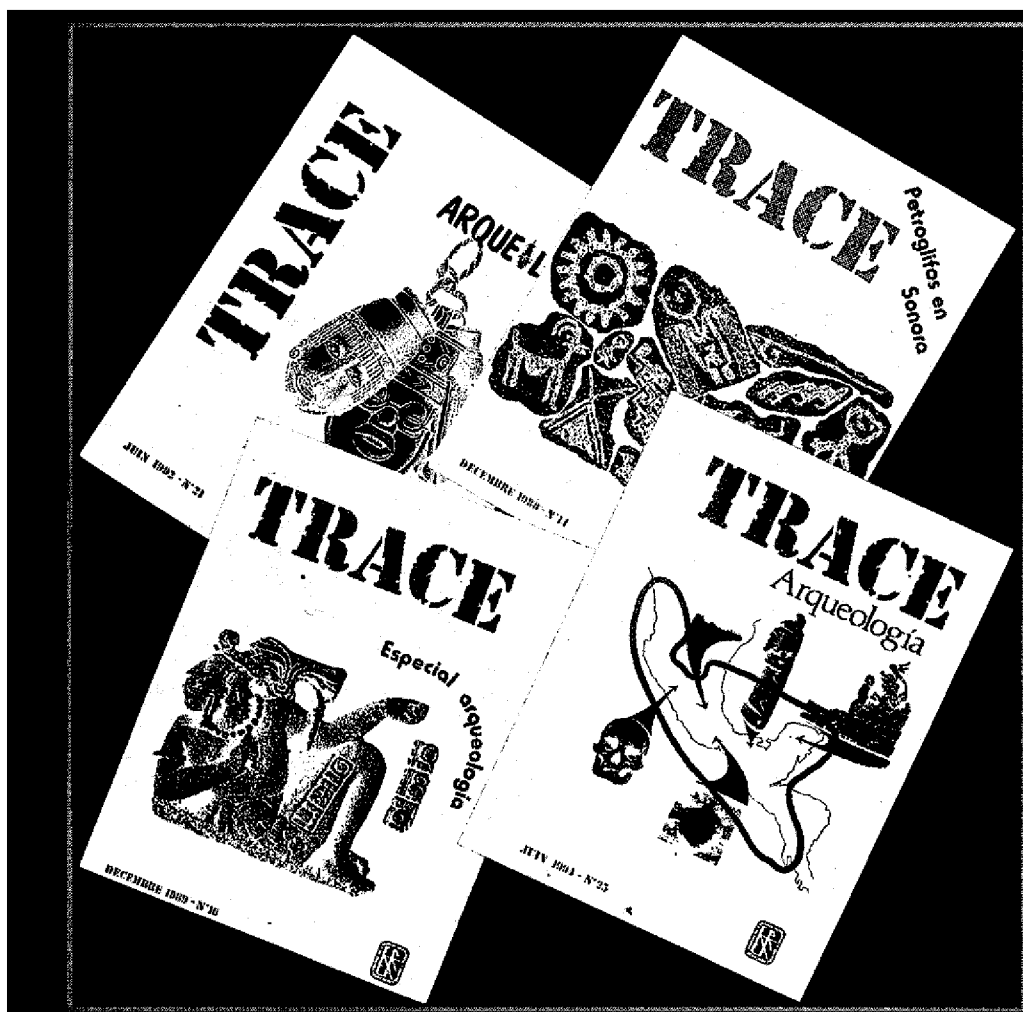
- 5 En mam, le terme signifie "agrégat". Certains Comitecos disent qu'il désignait les Espagnols qui se sont "agrégés" aux "naturels" à l'époque de la conquête.
- 6 Par "observateurs étrangers", nous entendons les membres des diverses Organisations Non Gouvernementales (ONG). On n'en compte pas moins de six à Comitancillo et plus de 1000 au Guatemala actuellement. Les membres de l'ONG canadienne Pueblo Partisans, dont le but est d'aider les Indiens à parvenir à l'autosuffisance alimentaire et technique, ont largement facilité notre séjour dans la région en nous accueillant et en nous faisant part de leur expérience de terrain. Qu'ils en soient ici chaleureusement remerciés.
- 7 La littérature sur l'histoire sociale et agraire du Guatemala est abondante, mais pas toujours de la meilleure qualité. Parmi les textes les plus connus, cf. McCreery (1976), Solórzano (1977) et Cambranes (1985).
- 8 Ce Comiteco est chargé par l'ONG Pueblo Partisans de collecter le maximum d'informations sur la tradition indigène dans la région de Comitancillo.
- 9 Il est d'autant plus difficile de quantifier le phénomène que les habitants se méfient des questions relatives à la migration, notamment celle dirigée vers les États-Unis. On notera cependant que n'importe quel individu affirme toujours avoir un migrant dans ses relations.
- 10 Compte tenu du peu de temps que nous avons passé dans les Hautes Terres et de la grande dispersion des familles, nous n'avons pas pu localiser exactement les individus apparentés aux ouvriers de la plantation que nous avons étudiée.
- 11 La supériorité des prestations offertes par les fincas du Chiapas sur celles du Guatemala est confirmée par l'étude d'Amtmann (1989: 32).
- 12 Sur la vie quotidienne des *cuadrillas* dans une plantation de café, cf. de Suremain (1993). Pour une étude traitant du même thème, mais dans une plantation de sucre, cf. Caldera (1979).
- 13 Avec les migrations de type familial, il faut également signaler la présence des commerçants ambulants. Originaires eux aussi de Comitancillo, ces derniers s'installent à la plantation où séjournent leurs "frères" après avoir obtenu l'autorisation du planteur. Ils leur proposent alors quelques victuailles et de modestes produits manufacturés. Ils doivent cependant prendre garde de ne pas empiéter sur le territoire des vrais commerçants de la plantation, ceux qui vendent des marchandises aux populations ouvrières permanentes. À la fin du contrat des *cuadrilleros*, les commerçants ambulants repartent vers Comitancillo.
- 14 Sur la signification sociale et symbolique ambiguë des fêtes lors du retour des migrants au village, cf. l'étude de Taussig en Colombie (1982).

Bibliographie

- Amtmann G. 1989 - Chiapas. Tierra de trabajadores guatemaltecos. *L'ordinaire. Mexique, Amérique Centrale* 122: 30-32.
- Antochiw, M., J. Arnauld et A. Breton 1991 - Un peuple, trois pays... un passé et des milliers d'histoires. In *Mayas. La passion des ancêtres, le désir de durer*: 23-45. A. Breton et J. Arnauld (éds). Éd. Autrement, Paris.

Un jeu de miroir déformant

- Barth F. (ed.) 1969 - *Ethnic Groups and Boundaries. The Social Organization of Cultural Difference*. Little, Brown and Company, Boston.
- Caldera J.R. 1979 - Las fuerzas de la cuadrilla indígena. *Alero* 2: 73-92.
- Cambranes J.C. 1985 - *Coffee and Peasants. The Origins of the Modern Plantation Economy in Guatemala, 1853-1897*. Institute of Latin American Studies, Stokholm.
- 1992 - Café sangriento. *Polémica* (1): 16-31.
- Cardona 1983 - Caracterización del trabajo temporero en la agricultura. *Perspectiva* (1): 17-36.
- Demyk M. 1991 - Guatemala. In *Les forces politiques en Amérique Centrale*: 117-157. A. Rouquié (éd.). Karthala, Paris.
- Dessaint A.Y. 1962a - Effects of the hacienda and plantation systems on Guatemala's indians. *América indígena* 22 (4): 323-355.
- 1962b - Papel que juegan la hacienda y la plantación en el cambio sociocultural: Guatemala y Brasil. *Guatemala indígena* 2: 17-69.
- Hawkins J. 1984 - *Inverse Images: the Meaning of Culture, Ethnicity and Family in Postcolonial Guatemala*. University of New Mexico Press, Albuquerque.
- Le Bot Y. 1992 - *La guerre en terre maya. Communauté, violence et modernité au Guatemala (1970-1992)*. Karthala, Paris.
- McCreery, D.J. 1976 - Coffee and class. The structure of development in liberal Guatemala. *Hispanic american historical review* 56 (3): 438-460.
- Schmid L. 1973 - *Trabajadores migratorios y desarrollo económico. El papel de la mano de obra migratoria en el desarrollo económico de Guatemala*. Instituto de Investigaciones Económicas y Sociales, Universidad de San Carlos, Guatemala.
- Solórzano F.V. 1977 - *Evolución económica de Guatemala*. Editorial José de Pineda Ibarra, Guatemala.
- Suremain Ch.-É. (de) 1993 - Le rendez-vous annuel du caféiculteur et de l'Indien. Culture du café et identités culturelles dans une grande plantation du Guatemala. *Caravelle. Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien* (numéro spécial sur les cultures du café en Hispano-Amérique) 61: 103-117.
- 1994 - Dans l'ombre du café. Ethnologie d'une grande plantation caféière au Guatemala. Thèse d'ethnologie. Université de Tours, Tours.
- Taussig M. 1982 - Coming home: ritual and labour migration in a colombian town. *Working Paper* 30. McGill University, Montréal.



TRACE

Travaux et Recherches dans les Amériques du Centre

TRACE es una revista consagrada a las investigaciones en la América Central y es publicada semestralmente por el Centre Français d'Études Mexicaines et Centraméricaines

La revista cuenta con números consagrados a diferentes trabajos de investigaciones arqueológicas, en México y Centroamérica.

Solicitar los siguientes: 9, 14, 16, 21 y 25.

CEMCA

Centro Francés de Estudios Mexicanos y Centroamericanos

Sierra Leona 330 □ Col. Lomas de Chapultepec □ C.P. 11000 □ México D.F.

☎ 540 59 21 / 22 □ Fax: 540 59 23